

## La convalescence

J'avais neuf ans. J'avais la typhoïde et j'étais au lit couchée. J'allais vraiment mal ; au début ils m'avaient diagnostiqué la malaria. On m'avait alors gavé de quinine, j'ai failli y passer. Finalement, grâce à la pulpe de casse je suis restée en vie. La maladie traîna. Une fois le cap du danger passé, commença la période de convalescence, plus longue encore que celle de la maladie elle-même. Ma peau était jaune tirant au vert, elle tombait en lambeaux. Elle était rêche. J'avais énormément maigri; Je ressemblais à une sauterelle. Mes membres n'avaient aucune force ni attache. J'étais comme une bestiole à sabots déposée sur une surface lisse et polie et quand je voulais m'équilibrer, je m'appuyais sur mes membres, mais ils se courbaient aux articulations, puis s'affaissaient sous mon corps. La force me revenait graduellement. Au fur et à mesure mes mains commençaient à pouvoir tenir un livre... Je ne faisais donc que lire. "Les Misérables", "Les trois mousquetaires", "Notre Dame de Paris", "Nutpinkerton", "Le capitaine et son fils", ses petits enfants et ses arrières petits enfants y sont tous passés pendant cette période.

C'est Majid qui m'apportait les livres. Il les louait à une librairie en allant au lycée (il était en troisième), il passait me voir, me filait un nouveau bouquin et embarquait l'ancien. Le dernier livre en date s'intitulait "Comment l'ange se transforma en diable". Du début jusqu'à la fin de l'histoire aucun ange ne se transforma en diable ou alors j'avoue que je n'ai pas saisi le comment. C'est un de ces livres qui pouvaient tout juste toucher une gosse de neuf ans, malade et mourante de surplus. J'ai évidemment pleuré tout mon saoul pendant plusieurs jours. Avant que Majid ne reprenne le livre, je vivais dans un univers onirique plein de tristesse aigre douce. Majid est finalement revenu reprendre le livre. Il était accompagné de ma tante, sa mère! La tante se plaignait de Majid, de ses attitudes irresponsables, de sa vie dépensière. Il gaspillerait tout son argent de poche, soi-disant pour louer des bouquins "merdiques" qui m'étaient destinés. Elle m'a presque grondée de le laisser ainsi faire par dessus le marché. Des bouquins "merdiques"! Non, franchement. De toute façon je ne m'attendais guère à mieux de la part de ma tante... J'étais tellement furieuse que du coup j'ai complètement oublié mon état d'âme romantique. J'injuriais la tante et Majid entre les dents. J'ai tiré le livre de sous mon oreiller et l'ai jeté vers Majid. Je lui dit agressivement de cesser de m'apporter des livres : "-et puis qui t'avait dit de me procurer des bouquins? Et de toute façon tu t'es drôlement planté... Après tout on ne t'avait pas sifflé pour m'en apporter!

Aussitôt je leur ai tourné le dos à tous les deux et j'ai fermé les yeux. Maman les a conduit dehors. Majid devint désormais un ennemi. La tante l'était déjà. Ce même après-midi je n'ai fait que dormir. À mon réveil, j'ai trouvé un paquet sur ma table de chevet. Il y avait un livre avec une enveloppe à l'intérieur. En ouvrant le livre l'enveloppe glissa sur mes genoux. Elle était lourde et blanche. À l'intérieur il y avait deux photos et une lettre de Majid. Elle commençait ainsi :

"Ma Cruelle..." Ce mot m'inspira une tristesse agréable. Je ressentais la même sensation qu'après avoir fini la lecture de : "Comment l'ange se transforma en diable". Mais cette fois-ci après maintes lectures de "Cruelle", "Ma Cruelle", "Oh Cruelle"! Le rythme anarchique d'une des chansons populaires dans le vent emplit ma tête. La situation devint automatiquement comique. Dans la lettre de Majid il y avait beaucoup de mots pseudo emphatiques. Au fond, il aimait utiliser des mots

que personne ne comprenait. Quand nous nous fâchions, il utilisait de drôles d'injures telles : "Espèce d'Atilla, Néron, sale Tamerlan". C'est pourquoi quand plus tard j'ai eu vent de ces noms dans les livres d'histoire, j'ai ressenti un drôle de choc. C'était un coup dur, identique au terme cul-de-sac que notre professeur avait un jour utilisé, ce qu'il n'aurait jamais dû faire, car à mon oreille il sonnait comme une basse injure.

Dans sa lettre, Majid avait des déclarations comme : "Le glas brisé du coeur", "les voiles déployés du vaisseau de l'espérance", "les tempétueuses vagues de l'amour"... ou "le roc de l'âme de la bien-aimée". À la première lecture j'ai d'emblée imaginé la prison du château fort du "comte de Montecristo". J'ai dû lire à plusieurs reprises la lettre, pour comprendre qu'il s'agissait là d'une vraie lettre d'amour. C'est alors que mon coeur commença à battre la chamade. Dans sa lettre, Majid avait écrit 100% au lieu de cent pourcent. Ce détail avait rompu le charme idyllique. De même, il avait écrit le sphinx avec un "x" qui ressemblait à un "s". On hésitait entre les deux. J'en ai conclu que lui même hésitait sur l'orthographe. Exceptées ces deux gaffes qui m'avaient causé un léger trouble, la lettre me déchira. Les photos étaient une de face, l'autre de profil. Elles me rappelaient les photos de publicité des magazines avec les légendes respectives : avant et après l'opération. À ce détail près que dans les photos de Majid, la bosse du nez restait évidente dans les deux cas. On ne comprenait donc pas laquelle datait d'avant l'opération et laquelle d'après. Les photos comme le terme "Ma Cruelle" m'ont aussi bien attendri que fait rire.

Je tombai amoureuse de Majid. Des journées durant, pendant des heures, je faisais travailler mes pauvres mains de sauterelle malingre et peignais mes cheveux collés comme du caoutchouc au sommet du crâne. Je pommadais mes lèvres craquelées de glycérine en attendant l'occasion propice de piquer un tube de rouge à lèvres à ma mère. C'est étonnant que le titre de ce livre que Majid m'avait apporté avec la lettre m'échappe à présent. Mais celui-ci l'avait acheté et non loué! Quoiqu'il en fût, le livre était plus alléchant que "Comment l'ange se transforma en démon". Mes heures se passaient soit à feuilleter le livre, soit dans l'attente de Majid. Quand il arrivait je perdais tous mes moyens et ma langue se collait à mon palais. Mon coeur battait si fort que j'étais persuadée que le monde entier l'entendait. Je faisais alors semblant de dormir pendant une bonne partie de sa visite. Un jour j'étais occupée sur le pot de chambre quand il entra. La honte que j'en ressentis est indescriptible. J'aurais souhaité mourir sur le coup. J'ai tout de suite pensé : "si j'avais avalé assez de quinine, je n'aurais pas subi ce drame". J'ai cru que le plafond s'effondrait sur ma tête. J'ai tant hurlé que de grosses gouttes de sueur s'agitèrent dans mes cheveux et ruisselèrent sur mes tempes. Ma tension baissa, j'eus de la fièvre et elle alla crescendo. Longtemps j'ai cauchemardé en me revoyant sur le pot et l'irruption inattendue de Majid... Je sursautais, je ne voulais plus le revoir. Majid tomba de son piédestal. La période de convalescence s'écoulât la routine recommença. Le souvenir de cette amourette n'est resté dans mon esprit que comme celui d'un de mes délires maladifs. Il s'estompait peu à peu aussi bien que les autres séquelles de mon indisposition, quand un jour mon père dit à ma mère : "Untel viendra de Tabriz avec son fils. Ils passeront dans quelques jours pour voir unetelle". Il fit un signe de tête dans ma direction. Mon père appelait tout le monde "Untel". Je me demande comment ma mère arrivait à les distinguer. Mais elle lui répondit interloquée : "Tu veux parler d'une demande de mariage? Franchement les gens n'ont pas honte! Elle n'a que douze ans. On dirait que nous vivons toujours sous l'Ancien Régime".

Mon père rit et l'approuva. Mais comme Untel venait de loin et qu'il était notre hôte et de plus un parent... il était inconvenant de ne pas le recevoir. Ainsi mon père l'avait invité pour que ma mère le remette gentiment à sa place. J'étais anxieuse, piquée de curiosité. J'en voulais à ma mère. Je ne comptais donc pour rien... Je voulais lui parler de ma lettre d'amour, mais encore une fois la douloureuse scène du pot de chambre revint dans mon esprit et j'ai laissé tomber. Trois jours passèrent dans une entière inquiétude. Au milieu de la semaine, à mon retour de l'école j'ai appris que les quémandeurs de mariage étaient enfin arrivés. Tous, mes parents y compris, se trouvaient dans le salon. Je savais d'avance que sous aucun prétexte je ne saurais admise. La curiosité m'étouffait. Les rideaux de la fenêtre du salon qui donnait sur la cour étaient tirés. De la mince fente d'entre les rideaux on n'apercevait qu'une partie de la silhouette de mon père. J'ai eu beau tirer le cou, rien à faire, je ne voyais rien.

J'allais

Mais la vitre était opaque. J'y collais mon visage, mon nez s'aplatit comme de la pâte à modeler sur tout le visage mais ça ne m'avança à rien, je n'apercevais toujours personne. Seules des traces de mon haleine s'imprimèrent sur la vitre.

Tout en haut de la porte séparant les deux chambrs il y avait une fenêtre avec une vitre transparente, mais je ne pouvais pas l'atteindre. Je me suis promise que si je trouvais un moyen quelconque d'accès au salon j'arrêterais les vols occasionnels de pruneaux du jardin. Je pousserais même l'effort jusqu'à interrompre pour quelque temps les razzias du cagibi de ma mère. J'ai d'abord essayé de pousser la table de la salle à manger près de la porte. J'attrapais le coin de la table et je tirai de toutes mes forces. Mais elle ne bougea pas. On aurait dit que toute mon énergie s'engloutissait sous terre à travers mes jambes. J'approchai donc une chaise et me hissais dessus avec mes chaussures boueuses... Mais je savais d'avance que je n'y parviendrai pas. La chaise n'était pas assez haute. Je sautai à terre et déposai un tabouret sur la chaise et y montai. Je m'accrochais des deux mains au vasistas et essayai de grimper. Dans mes efforts excités, mon pied bascula, le tabouret s'effondra en entraînant la chaise. Celle-ci s'accrocha à la poignée de la porte qui s'ouvrit. Tandis que moi je pendouillais entre ciel et terre. Les convives interloqués fixèrent tour à tour ma tête ébouriffée derrière la vitre et mes souliers boueux qui se balançaient dans les airs. Ma mère s'esclaffa, la première à avoir compris ce qui s'était passé. S'adressant au monsieur que je n'arrivais toujours pas à voir et que je ne voulais plus voir, elle dit : "Voici ma fille. Vous pouvez juger de vous même qu'elle n'est pas encore d'âge à se marier."

Se tournant vers moi, elle continua : "Va te laver les mains et le visage et prépare tes devoirs." Je sautai par terre et me réfugiai dans ma chambre jusqu'à ce que les invités s'en aillent. Je ne me suis évidemment ni lavé les mains et ni le visage et je n'ai pas fait non plus mes devoirs. Je ne pensais qu'à une seule chose : à Majid et au pot de chambre, à monsieur Untel et à son fils. J'ai pensé que désormais personne ne tomberait amoureux de moi et j'ai longuement pleuré.